

Quelques mots de Youssef Chahine

Les cinémas nationaux face à la mondialisation — 2^e partie
Number 122, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25228ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2005). Quelques mots de Youssef Chahine. *24 images*, (122), 20–20.


subventionnés par le Conseil des Arts aux structures complexes de financement de mes coproductions internationales. S'il m'est arrivé d'être tenté par Hollywood, j'ai toujours résisté jusqu'à maintenant aux offres qui m'ont été faites à cause de la question essentielle du droit de regard sur le montage final. J'entends toujours demeurer le seul et unique responsable de la forme finale de mes films.

Même s'il se passe à Los Angeles, mon prochain long métrage sera fait par des Canadiens et il présentera un point de vue unique sur la culture populaire américaine. Les émotions qu'il explore sont sombres et singulières. La structure n'est pas traditionnelle et il se peut que le grand public trouve le mode de récit exigeant; mais je suis enthousiaste à l'idée de raconter l'histoire de cette façon inhabituelle. Je ne suis pas prêt à faire des compromis par rapport à ma vision. Même si le film met en scène des personnages américains (des amuseurs populaires en plus!), il n'aurait pas pu se tourner à l'intérieur du système traditionnel des studios.

Il peut sembler bizarre de produire un film canadien qui ne fasse aucune mention explicite de ses origines. Mais c'était aussi le cas de *Calendar* (encore un film au budget dérisoire tourné en Arménie) et de *Felicia's Journey* (projet à gros budget avec Bob Hoskins, qui a été entièrement filmé en Angleterre et en Irlande). Il est clair qu'un film canadien se définit par des caractéristiques beaucoup plus complexes et subtiles que les allusions directes à sa nationalité.

Une cinématographie nationale aura toujours un avenir si les cinéastes sont prêts à faire leurs films avec des moyens modestes et d'énormes sacrifices. C'est ainsi que les artistes ont toujours travaillé. Les protecteurs des arts seront toujours nécessaires et j'ai eu la chance – comme beaucoup d'autres créateurs de ma génération – de trouver un soutien financier auprès des organismes publics. Avec les changements de priorités, je crois que la pratique cinématographique finira par manquer de ressources, mais elle survivra. Elle le doit. Une nation qui ne produit pas d'images d'elle-même ne peut pas exister. Car les images sont ce qui nous définit.

Comme je l'ai dit au début, je me trouve à un point curieux de ma carrière. Alors qu'on me presse de me conformer au mandat actuel de Téléfilm, celui de rejoindre un plus large public, je ressens encore par ailleurs le besoin urgent de produire des films dans une totale liberté artistique. Cela est essentiel à ma pratique. J'ose croire que ces deux positions continueront d'être compatibles.

30 juillet 2004 

Traduction : Gérard Grugeau

Le cinéma marchandise est un dangereux contresens. De tout temps, le cinéma a été le vecteur le plus puissant de la culture.

En Égypte, malgré l'hégémonie du cinéma américain, les Égyptiens ont pu garder leur place, cela malgré les différents pouvoirs qui, pour la plupart, ont succombé aux pots-de-vin que Hollywood leur accordait. Épiciers avides de dollars plutôt que diplomates responsables, ils n'étaient que très peu sensibles aux arts, comme c'est le cas de la plupart des régimes militaires dictatoriaux. De là, leur servile acceptation de ce qu'on a appelé la « mondialisation ».

J'ai même tourné un long métrage, *L'autre*, qui décrivait à quel danger ces tenaces fonctionnaires exposaient la jeunesse – un danger de mort – dans son combat contre cet attribut dépourvu de toute humanité.

Youssef Chahine



L'espace Camera à Toronto
Insert : *Citadel* (2004)

